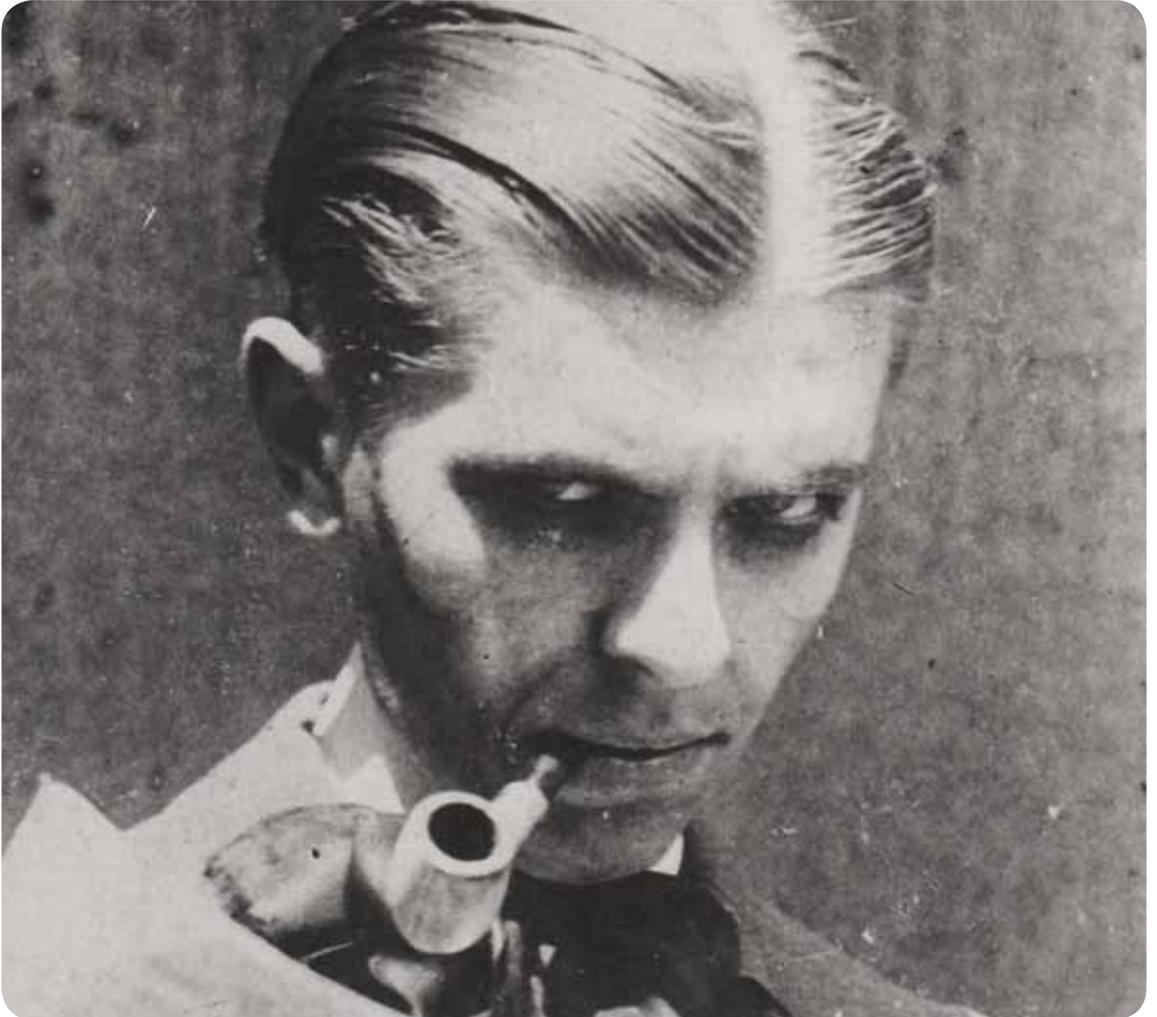


Jacques Roisin

# RENÉ MAGRITTE

La première vie de l'homme au chapeau melon



LES IMPRESSIONS NOUVELLES



Jacques Roisin

RENÉ MAGRITTE  
La première vie de l'homme  
au chapeau melon

LES IMPRESSIONS NOUVELLES



# EXTRAIT



## UN SENTIMENT D'ÉTRANGETÉ

J'étais à Bruxelles en 19.. – je ne me rappelle plus précisément la date – et je profitais de mon passage dans cette ville pour découvrir son Musée d'Art moderne. L'attraction que j'éprouvais déjà depuis longtemps pour l'œuvre de Magritte me conduisit tout naturellement dans la salle consacrée au peintre belge. Je me déplaçais de toile à toile depuis un quart d'heure à peine et déjà je me trouvais sous l'effet de leur fascination lorsqu'un groupe de visiteurs me rejoignit dans la salle. Leurs propos animés m'arrachèrent à cette solitude qui convient si bien à la contemplation de tableaux, et je prêtai malgré moi l'oreille à leur conversation. Elle concernait un seul et même thème : la vocation de peintre de René Magritte, soutenaient-ils, trouve sa cause dans le suicide de Régina Bertinchamps, sa mère, qui survint à Châtelet au début de l'année 1912 et que certaines toiles ont évoqué. Pendant leur discussion, des reproductions des *Eaux profondes* et des *Rêveries d'un promeneur solitaire* passaient de main en main. Je trouvai sur l'instant cette affirmation incongrue, je l'oubliai aussi vite.

Quelques semaines après mon retour de voyage, je rendis visite à un ami. Tandis que j'avais l'esprit tout à ses paroles, mon regard errait sur les rayonnages nombreux de sa bibliothèque. Un ouvrage consacré à René Magritte attira mon attention. Je m'en emparai et me mis à le feuilleter sans mot dire. Soudain, je me trouvai face aux *Eaux profondes*. Un sentiment d'étrangeté me saisit aussitôt et la réflexion que j'avais entendue à Bruxelles me revint à l'esprit où elle s'imposa avec force. Elle ne me quitta plus pendant cinq jours entiers.

Quelque temps plus tard, je louai une chambre dans un café de Charleroi. Je voulus commencer mon enquête par la lecture des journaux de

1912 : je me demandais s'ils comportaient des révélations sur le suicide de Madame Magritte. Je consultai toutes les bibliothèques de la ville. Je décidai ensuite de prendre des contacts dans la commune de Châtelet, voisine de Charleroi, et je me rendis à la rue des Gravelles où, je l'avais appris par les articles de journaux de 1912, la famille Magritte résidait au moment des faits. Je fus rapidement orienté vers Madame Collard dont le frère aîné, Richard Rousseau dit Léon, avait fréquenté Magritte enfant. Je me souviens aujourd'hui encore avec exactitude des propos que m'a tenus Madame Collard tandis qu'elle me recevait sur le pas de sa porte. « René Magritte ? Il était insupportable ! », s'était-elle exclamée. « L'invivable René Magritte... Il était tellement invivable, Monsieur, que sa mère s'est suicidée ! » Elle avait ajouté devant ma stupéfaction : « Dans la rue, on disait que les Magritte étaient *tchaukîs*, on disait que leur maison était tchaukîe : endiablés, possédés du diable, parce qu'ils en faisaient de toutes les Magritte, surtout René ! » Telle fut ma toute première rencontre avec l'enfance de René Magritte.

Je fus ensuite en contact avec nombre de gens et de lieux que Magritte connut à Châtelet entre six et dix-huit ans, car je relouais à plusieurs reprises et de plus en plus souvent ma chambre de Charleroi. Je poursuivis encore mes travaux à Bruxelles où la famille Magritte vécut à partir de 1917, et ma recherche s'étala sur plusieurs années.

Les pages qui suivent retracent la vie de René Magritte depuis sa naissance en 1898 jusqu'au jour de 1926 où il composa *Le jockey perdu*, la première œuvre surréaliste qu'il jugea réussie. Le peintre connut ensuite une vie publique et rejeta son enfance dans l'oubli le plus profond.

La jeunesse de Magritte se déroule en Belgique. Elle est racontée en deux temps, que sépare le jour où le corps de sa mère est retiré des eaux de la Sambre. Les faits se passent dans la partie de la Province du Hainaut appelée « Le Pays Noir » (*noir* comme la couleur crachée par les usines et les mines). Les villes ont pour nom Charleroi, Gilly, Châtelet... La population parle le wallon, en famille, entre amis, au travail, mais le français est depuis des siècles la langue de la bourgeoisie et de toutes les institutions. En ces temps-là, les enfants se livrent à leur joie de vivre en jouant dans la rue, et leurs scénarios s'inspirent des livres de Dumas et de Stevenson, ou des aventures de Nick Carter, de Fantômas et d'autres séries qu'ils achètent dans de petites boutiques, épisode par épisode. Le

récit de la jeunesse du peintre se poursuit à Bruxelles où René Magritte émigre, avant le reste de sa famille, alors qu'il n'a pas encore dix-sept ans. Et nous écouterons ses amis nous dire quelle fut sa vie dans la capitale belge pendant les années qui précèdent sa révélation surréaliste.

Parmi tous les mots qui désignent une activité de recherche, celui d'enquête correspond le mieux au travail que j'ai réalisé. Hasard, méthode et flair, les trois atouts du détective, m'ont permis de retrouver des traces de la jeunesse du peintre. Je les livre telles que je les ai récoltées, documents écrits ou témoignages oraux, sans jamais nier le caractère hypothétique de la fiabilité de certains d'entre eux. On pourra donc paraphraser le titre du tableau le plus célèbre de René Magritte, et affirmer :

*Ceci n'est pas une biographie !*



René Magritte, *Le Fils de l'Homme* (1964) © Ch. Herscovici - SABAM Belgium 2014.

## LE FILS DE L'HOMME

Vous connaissez le tableau *Le Fils de l'Homme*. Il présente en gros plan le personnage qui hante de nombreuses toiles de Magritte, je veux vous parler de l'Homme au chapeau melon. Vêtu d'un long manteau noir ou d'un costume, portant cravate et chapeau melon, l'homme apparaît le plus souvent figé dans une même attitude, les bras pendant le long d'un corps inerte. Souvent son visage est caché, et lorsqu'il est visible, ses yeux nous fixent dans un regard arrêté qui ne semble pas nous voir. Nous offre-t-il l'image d'un être vivant et de chair, l'image d'un mannequin, ou encore l'image d'une image ? L'homme n'est-il que l'ombre de lui-même ? Ne serait-il pas l'incarnation d'une pensée formulée par Descartes ? Tandis qu'il regardait de sa fenêtre des hommes passant dans la rue, le philosophe énonça l'idée suivante : « Et cependant, que vois-je de cette fenêtre sinon des chapeaux et des manteaux, qui peuvent couvrir *des spectres ou des hommes feints qui ne se remuent que par ressorts.* » C'est pourquoi je pose la question :

« Qui est l'Homme au chapeau melon ? »

Il ne fait pas de doute qu'il s'agisse de René Magritte lui-même. On sait que le peintre vivait le plus souvent dans les habits mêmes que porte l'Homme au chapeau melon de ses tableaux. René Magritte réalisa *Le Fils de l'Homme* à la demande de Harry Torczyner. Cet avocat international lui rendit visite un jour de l'année 1957. Le peintre connaissait la renommée depuis deux ans à peine. Dès leur première rencontre, il fut décidé que Torczyner deviendrait, selon leur propre expression, « l'ambassadeur » de René Magritte aux États-Unis. Torczyner témoigna de leurs nombreux échanges par un très beau livre publié en 1977 aux éditions Draeger :

*René Magritte, signes et images.* En 1963, Torczyner commanda à Magritte un autoportrait ; c'est alors que l'artiste réalisa *Le Fils de l'Homme*. Le titre du tableau évoque l'anonymat que suggère, chez Magritte et chez ses personnages, l'usage stéréotypé de vêtements. C'est ainsi que je pose une deuxième question : qui était René Magritte ?

René Magritte est né à Lessines, dans la province belge du Hainaut, le 21 novembre 1898. Il est mort le 15 août 1967 à Bruxelles, d'un cancer du pancréas. Il a reçu la révélation de la peinture en surprenant un peintre dans un cimetière en 1912, quelques mois après la mort de sa mère. Il a commencé à pratiquer la peinture en 1914, se jetant corps et âme dans une longue et tâtonnante recherche. Il a découvert sa voie grâce au choc ressenti en 1925 à la vue d'une toile de Giorgio de Chirico, *Le Chant d'amour*. Cette voie fut nommée « surréaliste » ; inaugurée avec *Le jockey perdu* créé en 1926, elle ne le quitta plus jusqu'au jour de sa mort.

Pour poursuivre autrement dans la question posée (qui était René Magritte ?), je reviens au *Fils de l'Homme*. Le tableau contient une autre particularité troublante que la présence obsédante de l'Homme au chapeau melon : le peintre a placé une pomme, qui semble flotter dans l'air, juste devant le visage de l'homme et cet objet obstrue le regard du spectateur.

L'interposition d'objets devant les visages peints était familière au peintre au point que, mis en présence d'une de ces images, nous identifions immédiatement son auteur : « C'est un Magritte ! », nous exclamons-nous. À travers cette singularité, René Magritte manifestait une préoccupation dans sa perception du monde, à laquelle sa peinture devait répondre. À propos d'une variante du *Fils de l'Homme*, le peintre a livré l'explication suivante : « J'espère bien débarrasser les choses que je montre de tout symbole. Par exemple, prenez cette toile intitulée *La Grande Guerre*, où l'on voit un personnage en chapeau melon dont le visage est caché par une grosse pomme. Inutile de vous dire que je n'ai pas pensé à la guerre en peignant. La pomme, c'est du visible apparent qui cache du visible caché (le visage du bonhomme). Dans le monde, tout se passe toujours comme ça. Donc, c'est une sorte de tension, de guerre : notre esprit cherche à voir ce que nous ne pouvons pas voir. »

Je voudrais souligner ici combien le fait de cacher le visage représente exactement, parmi d'autres résonances possibles, l'attitude personnelle de

René Magritte vis-à-vis du monde, c'est-à-dire le caractère profondément secret dans lequel le peintre s'est tenu tout au long de sa vie.

J'ai lu à ce sujet une réflexion tout à fait pertinente du critique d'art Hammacher. Concernant l'identification vestimentaire de Magritte à l'image stéréotypée des commis anglais, Hammacher a apporté une lumière essentielle. Selon lui, le personnage au chapeau melon a été inventé par Edgar Allan Poe dans sa nouvelle *L'Homme des foules* (Poe était l'écrivain préféré de Magritte). Le poète américain y décrit les passants observés à Londres ; il distingue parmi eux les hommes de la race des commis, tous pareillement habillés, en exact fac-similé de ce qui avait été la perfection du bon ton quelque temps auparavant, c'est-à-dire portant costume, gilet, cravate et chapeau melon, comme le personnage fétiche de Magritte. Des individus de la race des filous se sont mêlés à cette foule. Poe s'attarde sur le comportement de l'un d'eux : il s'agit d'un criminel que l'écrivain s'est décidé à suivre dans les rues de Londres. Cet homme consacre toute sa nuit à la recherche désespérée d'un contact avec la foule, car il veut connaître l'impression de pouvoir s'y fondre pour camoufler son génie du crime.

On peut dire avec Hammacher que René Magritte était lui-même l'Homme des foules et penser que son costume stéréotypé, tout comme toute son apparence d'homme tranquille, camouflait son activité d'inventeur subversif... Le sens le plus courant du terme « camouflage » trouve ici toute sa portée, car il désigne le fait de se cacher, de « se déguiser de façon à se rendre méconnaissable ou inapparent », et évoque immanquablement la technique du mimétisme. « Magritte se cachait de nous. Il poussait si loin son besoin de se fondre dans la foule qu'il n'avait pas d'atelier proprement dit », fait remarquer Hammacher. Le fait m'a été rapporté par plusieurs des proches du peintre : Magritte peignait dans la salle de séjour ou la salle à manger des nombreuses demeures qu'il a connues de sa jeunesse à l'âge mûr, et il n'a réservé de pièce pour la peinture que dans les dernières années de sa vie.

La situation de désagrément que ce choix imposait à Magritte a été croquée par Louis Scutenaire dans son ouvrage consacré au peintre. Les citations concernent le temps où René et Georgette Magritte résidaient au 135 de la rue Essegem, à Bruxelles (ils y vécurent du 10 juillet 1930 au 25 mai 1954).

« Son chevalet occupe seulement un coin de la salle à manger où, sans délices ni apparat, le peintre besogne. Les dimensions de la pièce étant médiocres, il est empêtré, il est cerné par la table, la porte et le poêle. À l'une il se cogne, l'autre le rissole et le battant qui s'ouvre aux allées et venues, lui frappant le bras, dévie le pinceau. Par la haute fenêtre, le soleil vient le faire suer ou, tombant d'aplomb sur la toile, la change en miroir dont les reflets l'aveuglent. Et quand le soleil se cache ou se couche, le travailleur y voit à peine car la lumière est maladroitement distribuée. Il ne faut donc point s'étonner de lui voir un air malheureux, de le voir danser d'un pied sur l'autre tel un qui s'est brûlé, secouer les doigts comme un homme qui manipule des substances visqueuses. Et l'on peut croire qu'aux raisons profondes qu'il a d'en vouloir à la peinture, ces aléas matériels ne prêtent pas une aide négligeable. »

Cette attitude, commente Hammacher, « correspond exactement à l'idée que suggère Poe au sujet de son "Homme des foules" occupé à préparer la dynamite de ses inventions loin des regards curieux, non pas pour faire comme tout le monde mais pour camoufler son activité ». Qui, en effet, devant l'aspect si routinier que présentait René Magritte allant jusqu'à peindre à heures fixes, aurait pu imaginer qu'il s'agissait d'un créateur d'oiseaux-plantes, de pierres flottant parmi les nuages, d'un bateau-mer voguant sur l'eau, du feu prenant sur le métal ?

Cependant, il faut étendre cette réflexion bien au-delà de la seule inspiration de Magritte dans sa peinture, car elle concerne l'ensemble de sa personne, comme l'illustrent les faits suivants.

René Magritte écrivit de nombreux textes : il contribua à des revues, à des catalogues d'exposition, rédigea des tracts, répondit à des enquêtes, adressa une multitude de lettres à ses amis... Il répondit également à de nombreuses questions dans une quarantaine d'interviews. L'artiste y exposait inlassablement le sens véritable de sa peinture : elle devait manifester le mystère du monde. Mais il s'abstint d'y révéler la moindre indication sur sa vie intérieure.

Lorsque j'enquêtai sur la période de la vie de Magritte à Charleroi, je parvins à retrouver quelques condisciples de l'athénée de cette ville où René Magritte avait suivi ses premières années d'humanités – en 1912 et 1913. Le hasard avait voulu que l'un d'eux fût devenu, bien plus tard, un des voisins du peintre à Schaerbeek, faubourg de Bruxelles. Il le croisait rue des Mimosas, invariablement flanqué de femme et petit chien, et lui

adressant en silence son habituel coup de chapeau melon. Jamais il n'avait pensé que cet homme étrangement robotisé pût être le terrible Magritte qu'il avait connu dans sa jeunesse, l'adolescent au caractère outrancier qui, d'après la rumeur colportée à l'école, avait dû être renvoyé pour ses agissements et ses propos obscènes. Ainsi une conduite subversive dans l'adolescence avait fait place à des comportements stéréotypés à l'âge adulte, et la question doit être posée : cette métamorphose radicale n'était-elle pas le fruit d'une rage désespérée à vouloir gommer son enfance ?

Telle était en effet l'attitude de Magritte face à l'évocation de son passé. C'est à peine si, dans ses écrits comme dans les confidences qu'il livrait à ses amis, le peintre avoua avoir vécu une enfance. Il me semble important de développer ici les manifestations de ce refus du passé, car mon texte tout entier est porté par l'intention, inverse de celle du peintre, de retrouver son enfance niée.

Dans le courant de l'année 1946, Magritte préparait avec Marcel Mariën et Paul Nougé une enquête pour la parution du *Savoir vivre*. Les questions se présentaient comme suit :

« Quelles sont les choses que vous détestez le plus ? »

« Quelles sont les choses que vous aimez le plus ? »

« Quelles sont les choses que vous souhaitez le plus ? »

« Quelles sont les choses que vous redoutez le plus ? »

La réponse de Magritte commençait par la phrase suivante :

« *Je déteste mon passé et celui des autres.* »

Cette attitude resta constante. J'ai reçu à ce sujet le témoignage tout à fait révélateur de Louis Scutenaire. Il avait rencontré René Magritte en 1927, alors qu'il était lui-même un jeune écrivain, et une complicité dans la subversion surréaliste avait immédiatement uni les deux nouveaux amis. Dans le courant de l'année 1940, Scutenaire décida de consacrer une monographie à René Magritte, et il entama avec lui une série de discussions-interviews. Mais la guerre survint, qui retarda la publication du manuscrit terminé en 1942, et le *René Magritte* de Scutenaire ne parut qu'en 1947 aux éditions de la librairie Sélection. Un an plus tard, Scutenaire reprit ses notes, posa à Magritte quelques questions supplémentaires concernant son passé, et il rédigea un second texte intitulé *René Magritte* pour la collection des Monographies de l'Art belge.

Lorsque j'interrogeai Scutenaire au sujet de Magritte, il se mit à rire en se rappelant l'attitude de René face à son passé.

« Il avait l'air incapable de se remémorer. Rendez-vous compte », me disait Scutenaire tout à la fois amusé et stupéfait, « il ne parvenait même pas à se rappeler le prénom de son père ! Il cherchait : “Léon ? Non, ce n'est pas Léon... ! François ? Non... !” Un quart d'heure au moins lui avait été nécessaire pour retomber finalement sur le prénom exact de son père : Léopold. Il fallait le voir peiner quand je lui posais mes questions ! » dit encore Scutenaire. Et il avait conclu : « Si je l'avais écouté, j'aurais écrit au chapitre Passé : “RIEN !” »

C'est grâce à la ténacité de Scutenaire – car il revint à la charge à plusieurs reprises – que René Magritte lui livra quelques rares souvenirs d'enfance. Mais le peintre semblait alors incapable de les situer avec quelque précision de temps ou de lieu : la scène racontée se passait-elle à Lessines, à Gilly, à Charleroi, à Châtelet ? Toutes ces questions *dérangeaient* René Magritte...

Une vingtaine d'années après Scutenaire, l'écrivain Patrick Waldberg eut lui aussi l'intention d'interroger le peintre sur son enfance ; il préparait pour les éditions De Rache la monographie qui paraîtra en 1965. À son tour il se heurta à l'attitude de Magritte, « réfractaire », écrivit Waldberg, « à l'évocation de sa jeunesse et d'une façon générale, de tout le passé ».

À la haine que Magritte vouait à son passé répondait la répulsion qu'il affichait envers les lieux qui l'avaient vu naître et grandir. Magritte détestait remettre les pieds dans la région de Charleroi : il ne s'y soumettait que contraint par sa femme. Betty Magritte, qui était la belle-sœur du peintre, Willy Pelet, qui fut employé à la Coopérative artistique tenue par la sœur de Georgette, et Madeleine Scholzen, qui fut servante chez les Magritte pendant plus de trente-cinq ans, m'ont rapporté, comme Scutenaire, cette attitude caractéristique de René Magritte. « C'était l'affaire de Georgette », me dirent-ils, « elle aimait retourner dans sa famille de Marcinelle et Charleroi, ou aller se recueillir sur les tombes de ses parents. Ces voyages “emmerdaient” Monsieur Magritte : avant chacun de leurs voyages, sa femme devait le harceler jusqu'à ce qu'il surmonte sa réticence et accepte de l'accompagner dans la région de Charleroi. »

Jamais Magritte ne voulut revoir sa maison natale, et il manifesta son agacement lorsque, pendant les entretiens de 1948, Scutenaire, natif de la région de Lessines, lui confia qu'elle avait été « une blanche maison longue et basse, qui faisait penser à un relais de malle-poste » et qui avait

« été démolie pour faire place au gros immeuble de briques sang de bœuf d'un affréteur, avec des grilles noires aux fenêtres ».

Scutenaire écrivit encore : « Quand il eut un an, Magritte quitta Lessines. Il ne peut donc avoir gardé mémoire de la maison blanche et, pour la bâtisse rouge, c'est tout au plus si, un jour, il l'a vue par hasard et en courant. » Cette rencontre avait eu lieu lors de vacances passées par René et Georgette Magritte en compagnie d'Irène Hamoir et de Louis Scutenaire chez la grand-mère de ce dernier, dans le village d'Ollignies, proche de Lessines. Le groupe d'amis aimait partir en balade, et il arriva qu'ils traversent la ville natale de Magritte. Lors de ces « expéditions » (selon l'expression de Magritte), un appareil photographique circulait de main en main, mais les photographies étaient toujours prises dans l'esprit qu'insufflait René Magritte, et c'est dans cet esprit que Scutenaire, au moment de leur publication dans le recueil *La Fidélité des images*, en a proposé les titres.

Datées d'août 1935, les photographies qui concernent Lessines faisant partie des plus célèbres d'entre elles, elles ont été baptisées : *L'Étoile de pierre*, *L'Apparition*, *Les Pharaons ou La Huitième dynastie*, *Le Bonheur du jour*, *Le Travail d'Hercule*. La mise en scène des trois premières, tout comme leurs titres, évoque le sentiment de grandeur que les amoncellements de pierres rencontrés à Lessines avaient suscité chez René Magritte.

Dans une lettre de juin 1933, Magritte avait écrit à son ami Scutenaire : « Nous nous entendons à merveille. il est vrai que lorsque l'on a passé sur le sol particulièrement stable de Lessines, nous n'avons aucune difficulté de trouver ensemble quelques pierres de repère. Les oiseaux des campagnes peu prétentieuses, les constructions du Moyen-Âge non désertées par les fantômes, les portes fermées qui furent fatales à certain curé et bien entendu les tas de pierres devant lesquelles un sympathique carrier pourrait se trouver un peu stupéfait sont des toiles de fond devant lesquelles nous pouvons nous serrer la main de temps en temps. »

Je voudrais livrer ici encore le récit d'un fait curieux, survenu lors d'un de ces séjours à Ollignies. Il était resté gravé dans la mémoire de Scutenaire comme indissociablement lié aux rapports du peintre à sa région natale : « Magritte s'était perdu dans la nuit noire, il avançait les mains en avant, se blessant aux épines, lorsqu'il fut soudain convaincu de toucher le front glacé d'un cadavre ; effrayé, il s'égara encore, et lorsqu'il rentra dans la maison d'Ollignies, tous purent voir ses mains anormalement gonflées

retrouver en un instant leur dimension habituelle. » Scutenaire ne se lassait pas de me raconter cette histoire ; il aimait souligner son caractère authentique et scrutait ma réaction, tant il était convaincu d'avoir assisté à un *prodige*.

Revenons au tableau *Le Fils de l'Homme*, car le titre évoque une résonance de filiation ; c'est pourquoi je pose une question encore : de qui René Magritte était-il le fils ?

Un fait de mon enquête s'impose ici. J'ai pu interroger plusieurs



Léopold Magritte, le père de René.  
Il utilisa cette photographie comme carte postale en 1909.

personnes qui avaient connu Monsieur Magritte père à Châtelet où le peintre a vécu sa jeunesse. Toutes m'en rapportèrent une description similaire. Monsieur Magritte passait dans les rues de Châtelet éternellement semblable à lui-même, le corps raide et le regard hautain, vêtu d'un frac à pans et coiffé d'un chapeau buse ou d'un costume avec cravate et chapeau melon... Les photographies du père que l'on me fit voir corroborent l'affirmation plusieurs fois entendue : « Plus René Magritte prenait de l'âge, plus il ressemblait à son père. » On ne saura peut-être jamais ce que représenta pour Magritte père son attitude vestimentaire. À entendre les témoignages de ses voisins, elle semblait figer le mépris qu'il vouait à ses contemporains.

[...]



# TABLE DES MATIÈRES

Genèse d'un livre	5
<i>Un sentiment d'étrangeté</i>	16
<b>1898-1912</b>	
Le Fils de l'Homme	21
Le diable dans le beffroi	43
Les eaux profondes	61
<i>Des choses obscures</i>	82
<b>1912-1926</b>	
La jeunesse illustrée	85
En attendant le miracle	95
L'empire des lumières	107
Le cinéma bleu	121
Le retour de flamme	139
Le bon exemple	161
Les profondeurs du plaisir	173
Le Chant d'amour	205
<i>Le mystère du monde</i>	211
<b>ANNEXES</b>	
Repères biographiques	219
Commentaires	223
Notes	229
Source des citations	250

# RENÉ MAGRITTE

## La première vie de l'homme au chapeau melon

FÉVRIER 2014



Qui était « René avant Magritte » ? Une énigme, que personne, jusqu'ici, n'avait cherché à éclaircir. C'est ce qu'a voulu découvrir Jacques Roisin, au cours de l'investigation qu'il a menée pendant treize années (de 1985 à 1998), en rencontrant les témoins encore vivants de la jeunesse du peintre et en fréquentant les lieux de ses vingt-huit premières années.

Le compte-rendu de ce travail colossal de recherche a été rédigé sur le ton d'une enquête policière. Le récit nous fait revivre, dans le cadre du « Pays noir » de Charleroi puis à Bruxelles, ses frasques cruelles avec ses frères, sa fascination pour les images, ses lectures et ses séances de cinéma muet, les circonstances du suicide de sa mère – tout ce passé dont le peintre refusera

toujours de parler – et, enfin, sa rencontre avec un peintre dans un cimetière et le choc de la découverte du *Chant d'amour* de Giorgio de Chirico.

Tout au long de ce livre, vivant comme un reportage, passionnant comme un roman, apparaît en filigrane l'esprit subversif d'un « Ceci n'est pas une pipe », véritable manifeste surréaliste, en germe dans l'enfance et la jeunesse turbulentes de René Magritte. Les innombrables témoignages de première main, recueillis auprès de ceux qui ont bien connu le jeune René, étayent l'enquête de terrain et permettent d'éclairer d'un jour totalement nouveau une œuvre qui ne cesse de nous interpellier. De nombreux documents iconographiques, eux-mêmes inédits, concernant René, sa famille, son quartier, les lieux et les gens qu'il a fréquentés, enrichissent l'intérêt de la lecture. Le portrait de René minutieusement recomposé par Jacques Roisin nous apparaît comme la face cachée du peintre Magritte.

*Jacques Roisin est docteur en psychologie et psychanalyste. Il est maître de conférence à la Faculté de Droit et Criminologie de l'Université de Louvain. Il travaille depuis de nombreuses années dans le domaine de l'aide aux personnes traumatisées et aux exilés. Il est notamment l'auteur de De la survivance à la vie. Essai sur le traumatisme psychique et sa guérison (PUF, 2010). Il a entamé, il y a près de trente ans, des recherches sur la jeunesse de René Magritte.*

Retrouvez-nous sur [www.lesimpressionsnouvelles.com](http://www.lesimpressionsnouvelles.com)

Diffusion / Distribution : Harmonia Mundi

EAN 9782874491917

ISBN 978-2-87449-191-7

256 pages – 20 €